

Qui a peur du théâtre?

Paul Lefebvre

Numéro 55, juin 1990

Humour et rire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (1990). Qui a peur du théâtre? *Jeu*, (55), 78–80.

de noms, de prénoms, de surnoms, d'interpellations et d'interjections, de jurons, de tics, d'allusions, d'anecdotes, de traits plus que de portraits, d'histoire(s) au présent — parce que la famille elle-même est une société, un peuple, une nation unie et divisée, dédoublée, qui se regarde vivre (et parler) d'un œil (d'une oreille) à la fois complaisant et critique. Rien n'est sûr, pas même le pire. Tout et rien peuvent être sérieux, risibles. Tout est possible, même l'avenir d'un théâtre, d'une histoire. L'humour, lancé et relancé, n'a jamais le dernier mot.

laurent mailhot

qui a peur du théâtre?

Je triche un peu; la question que l'on m'avait posée, c'était : «Qui a peur du tragique?» Si je la détourne, c'est que j'ai l'impression que le tragique, en ce moment, a peur du théâtre. Entendons-nous d'abord sur le théâtre; je le définirais, à l'instar de Grotowski, comme ce qui se passe entre acteurs et spectateurs. Quant au tragique, on me permettra de l'évacuer ici, car si la comédie peut s'opposer à la tragédie, le tragique (l'expression de l'inéluctable conflit secret dont nous mourons), lui, ne s'oppose guère au comique. On me permettra d'employer comme antonymes de comique des adjectifs tels que dramatique, grave, voire sérieux...

Ce qui se passe entre acteurs et spectateurs, donc : un art de la présence, un art de l'organicité, un art de l'échange. C'est pourquoi je ne peux m'empêcher de trouver une essence fortement théâtrale au théâtre d'été, ce château fort du comique sans arrière-pensée. (On me permettra ce glissement pas très subtil de théâtre comique à théâtre d'été.) Car, aller au théâtre d'été, c'est faire d'une pierre deux coups : un, aller voir en chair et en os des acteurs de la télé et, deux, aller rire.

On ne va pas y voir une représentation du monde par le moyen du théâtre; on va voir des acteurs qui vont nous faire rire. Et l'acteur au théâtre d'été jouit d'une liberté que l'on rogne ailleurs : celle de jouer avec le public, de pousser aussi loin que possible ces jeux qui déclenchent le rire. L'acteur a le droit, et même le devoir d'en mettre et d'en remettre. Qu'on ne me dise pas que cela s'accomplit au prix de la rigueur du travail de l'acteur. Non; la rigueur ici se déplace, pour investir la relation entre l'acteur et le public; si l'acteur faisait n'importe quoi, son public cesserait de réagir. Cette liberté dans l'échange qui s'opère entre l'acteur et les spectateurs, elle s'est perdue dans le théâtre qui n'aspire pas à faire rire.

Et aller rire au théâtre, c'est devenu la seule façon sûre de s'y sentir une communauté. Il y a cent ans (en fait, un peu plus que cent ans), on a éliminé les spectateurs de l'acte théâtral. C'est Wagner qui a parti le bal avec son théâtre à Bayreuth; tous les sièges tournés vers la scène et l'obscurité dans la salle. Le spectateur a ainsi perdu des éléments précieux du spectacle théâtral dont il jouissait depuis les débuts de l'histoire du théâtre en Occident : les visages des autres spectateurs. Par l'obscurité, bien sûr, mais surtout par ces architectures de théâtre qui, au lieu de créer un cercle communautaire, atomisent le public pour le transformer en foule. Le théâtre a tué sa communauté pour la remplacer par une somme d'individus. Or, il reste chez ceux qui vont au théâtre un désir de communauté, et chez ceux qui le font un désir d'en créer une. Et cette communauté que l'on a interdite à la vue, elle

peut encore se créer par l'oreille. Les spectateurs ne se voient plus, mais ils peuvent encore s'entendre: par le rire, ce rire communicatif, cette vague puissante qui déferle dans la salle.

La comédie est le refuge de la force du théâtre : l'acteur en prise avec son public et les spectateurs formant une communauté d'un soir en vivant ensemble une même expérience, se regardant la vivre les uns les autres d'un point de vue différent. Dommage que ce puissant processus de communication soit utilisé pour ne pas dire grand-chose.

L'acteur en prise avec une communauté, c'est potentiellement explosif et ça constitue un danger dont tout théâtre a besoin. Or, aujourd'hui, c'est au théâtre comique que l'on retrouve cette énergie vitale avec le plus de force. Et le théâtre qui a choisi de ne pas utiliser le comique pour témoigner de l'existence humaine semble avoir peur, en ce moment, de la liberté souveraine de l'acteur. Car une telle façon d'envisager le théâtre déplace le centre de la représentation : ce n'est plus le texte ni la mise en scène qui en portent le sens mais l'acteur, dans ce qu'il peut avoir d'unique et d'irréductible.

paul lefebvre

Acteur tragique, statuette d'ivoire. Bouffon, statuette de bronze. Photos tirées de *Teatro* de Cesare Molinari (Arnoldo Mondadori Editore), p. 59 et 81.



P.S. Je voudrais rapidement parler des fous rires, car ils soulèvent d'intéressantes questions. Ils m'apparaissent comme la revanche de la nature sur la culture. Les acteurs sont là, sur scène, à fabriquer du comique, et arrive quelque chose de circonstanciellement drôle (un bris d'accès-soire, un pet, un lapsus, une pensée saugrenue que deux acteurs partagent l'instant d'un regard, même une réplique ou un jeu de scène particulièrement bien réussi) qui vient rompre l'ordonnance de la représentation. Les acteurs se mettent à rigoler; parfois, ils essaient de faire passer leur fou rire d'acteur pour celui des personnages mais, habituellement, c'est impossible. Le présenté est toujours plus fort que le représenté, et le public perçoit les fous rires comme la victoire du réel sur l'artificiel : quelque chose de *vraiment* drôle se passe sur scène. De plus, c'est une transgression, les acteurs décrochent, c'est la version théâtrale par excellence de la rupture entre la vie et la forme (pour parler comme monsieur Pirandello). Un fou rire fait toujours rire la salle; c'est pourquoi il arrive dans certains spectacles qu'on les «place». Or, cette création de faux fous rires est généralement perçue comme une tricherie un peu honteuse; il est des choses qu'un spectacle n'aurait pas le droit de faire croire... On ne badine pas avec les conventions. Car le fou rire est révélateur en ce sens qu'il met en lumière les conventions du spectacle théâtral qu'il interrompt; plus le spectacle se donne comme illusion rigide de la réalité, plus le fou rire le dérange.

p. l.